

Une lettre

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **14 (1946)**

Heft 1

PDF erstellt am: **09.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-567272>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

être simplement pour exciter mon intérêt). Un jour cependant j'éprouvai un choc dont la douleur se répercuta longtemps dans ma vie, et le ton brusquement refroidi me glaça de tristesse. Il écrivait :

„Cher Monsieur et respecté Ami! Votre dernier message, cordial et bienveillant, m'amène, après mûres réflexions à vous faire un aveu. Nous ne sommes pas faits l'un et l'autre pour poursuivre de compagnie notre pèlerinage terrestre. Je connais votre idéalisme, la ferveur de votre spiritualité et de vos désirs; malheureusement je me dresse en face de vous, certes non dépouillé d'idéal juvénile, mais avec une mentalité nettement sceptique et athée. Vous me feriez du mal à vouloir me convaincre, je vous déprimerais en cherchant à vous persuader de la justesse de mes idées. Séparons-nous!

Votre sincère P.“

Et ce furent pour moi des mois de regrets et de chagrin. Je sentais que je perdais un bien précieux, et je ne m'expliquais pas qu'il me rejetât après s'être si tendrement approché de mon âme. Jamais nous ne nous revîmes, mais, ayant avec un camarade de la plus haute distinction épilogué longuement sur mon cas particulier qui ne m'épargna jamais les soucis les angoisses et parfois même la honte, je m'entendis citer le nom d'une personnalité rare, qui avait voyagé beaucoup en occupant un poste de grande responsabilité, et qui supportait le même poids que moi, parfois aussi avec des épaules fléchissantes. C'était mon homonyme. C'était P. qui s'était éloigné d'un autre P. parce que, se sentant glisser sur la pente du sentiment, ce qui lui paraissait un danger, il avait voulu, au prix du plus dur sacrifice, imposer silence au cri de son âme vers l'infini. PYL.

Une lettre

Ce que j'ai de plus cher au monde est parti... je resterai en deuil jusqu'à ce que je revoie le visage que j'aime. Quand je vous ai quittée, Paule, quand je vous ai vue disparaître, les larmes que je voulais retenir sont sorties de mes yeux comme une chute. Vous n'avez rien vu, sur mon visage. Je voulais, pour vous, être calme. Mais en moi, tout s'effondrait.

Le lendemain de votre départ, je suis allée dans votre chambre. Je pensais la retrouver telle que vous l'aviez laissée, mais on avait déjà tout changé. Je ne reconnaissais déjà plus rien. On avait enlevé la table, déplacé un meuble...

Je vis toujours avec vous, Paule, lorsque je m'éveille, je regarde votre portrait. Dès que je suis levée, j'entends la musique que vous aimiez, sans me lasser. Il fait froid, très froid..., mes doigts sont glacés. La main qui tient le porte-plume tremble, mais plus froid que ma main a froid mon cœur.

Le soir, je voudrais vous serrer dans mes bras. Je suis soucieuse en pensant comme, dans la vie, vous êtes seule... — Oh! Paule, reviens! Reviens vers celle que tu as quittée. Reviens. Veux-tu me voir mourir?

Je n'ai jamais aimé comme j'aime. Quand je t'ai serrée contre moi pour la première fois, j'ai senti mon cœur prêt à l'abandon, et je n'avais jamais éprouvé cela. Ecris-moi tous les jours. Seules, tes lettres peuvent me faire vivre. Parle-moi simplement. Et puis dis-moi „tu“. Tu veux bien?

Jamais je ne pourrai te dire comme je t'aime. Jamais je ne pourrai l'exprimer... — Paule, Paule... Ce nom... ça me fait une drôle de chose au cœur quand je le prononce...

Anna,

Extrait de Luce Amy, «Anna premier visage», Grasset Editeur 1938.